Mardi 5 février 16 h 47 [GMT + 1]

NUMERO 285

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

▪ DEPUIS LE 2 FEVRIER ▪

Action !

par Laure Naveau

Manifestement, Jean-Pierre Winter sait lire, et parler. Et il le prouve. Le dialogue est possible.

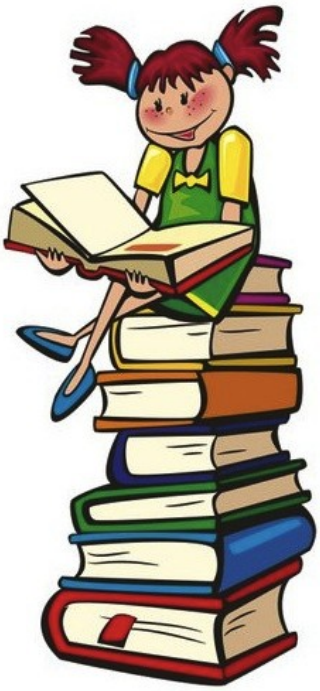
Et il lit son Lacan, depuis la nuit des temps, en « vrai élève de Lacan », tel que qualifié par J. A. Miller ce samedi, à la Maison de la Chimie.

Alors, que s'est-il passé, pour que soient prononcés ces mots forts, et violents, et quasi injurieux, « résister ou collaborer », alors qu'il s'agit de défendre la psychanalyse contre son instrumentalisation - et donc sa récupération, et donc sa disparition - par l'Église ?

Est-ce seulement dû à ce que Rudolph Lowenstein appelait déjà « le problème de l'interprétation », une affaire d'interprétation ?

Une « préférence », *haeresis* indiquait Jacques-Alain Miller, qui entraîne avec elle toute l'orientation de la psychanalyse elle-même ?

Être talmudiste émérite, comme l'est sans doute JPW, ou lecteur et éditeur hors pair de Lacan, comme l'est JAM, grâce auquel nous pouvons lire un Lacan ponctué, clarifié, et presque déchiffré, cela entraine-t-il de tels écarts d'interprétation ? De tels choix divergents ? Un tel mur d'incompréhension ?



Longtemps aussi, j'ai cru que ceux qui aimaient Lacan le lisaient jusqu'au bout, jusqu'à la fin de son enseignement, et qu'ils savaient pratiquer ce que lui-même avait promu, une relecture du début, éclairée par la fin. Ce que le bel article de Jean-Pierre Deffieux, paru dans LQ 280, démontre avec brio : il n'y a pas, dans l'enseignement de Lacan, de signifiant dernier pour dire le père, ou la mère, sous lequel viendraient se ranger les hommes et les femmes. Il y a une, voire, des logiques en caoutchouc, du signifiant, du fantasme, de la sexuation, de la castration…

Ce samedi fut un nouveau moment de conclure, où j'ai compris que ce pouvait être cela, « un réel », un réel que chacun, selon ce qu'il a choisi d'être, incarne. Au XXIème siècle.

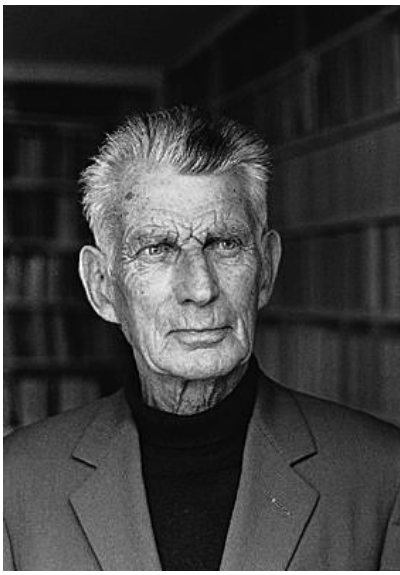
Oui, nous sommes quelques uns, épars désassortis, de plus en plus nombreux dans cette *École Une* vivante, à avoir choisi, pour s'orienter dans la lecture, et s'orienter dans la pratique, l'action.
Une action que celui qui fut, comme tel, nommé, et qui ne cesse de le prouver, « l'au-moins-un » à lire Lacan, impulse.

Et qui a pour boussole un refus, sommet de toutes les résistances aux discours universalisant et ségrégatifs : le refus de la honte et du racisme des jouissances.

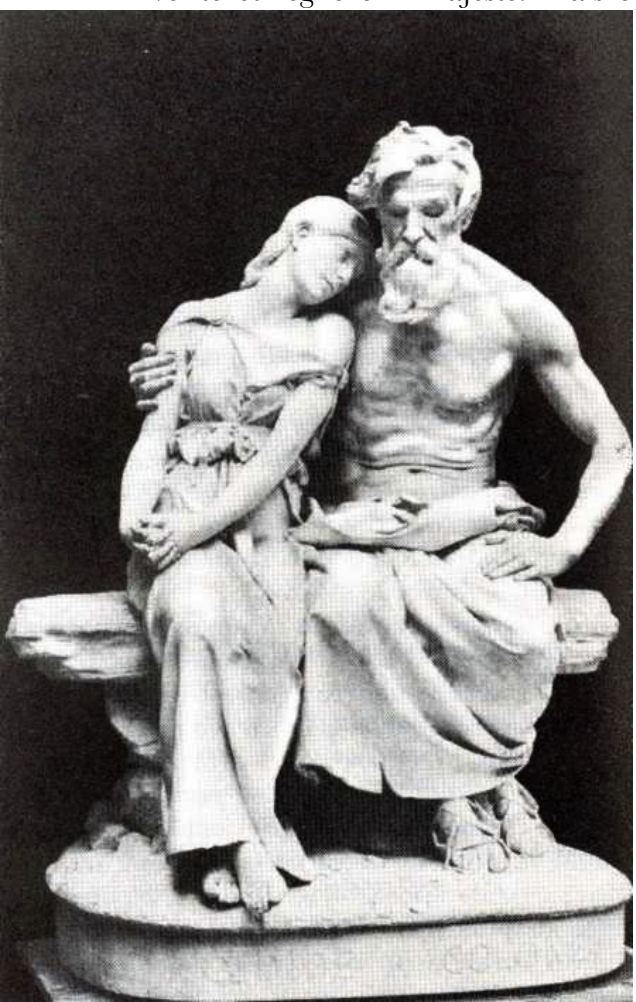
Œdipe après Colone : Fin de Partie

par Marie-Hélène Brousse

Au théâtre de l'Odéon Alain Françon présente *Fin de Partie* de Samuel Beckett, pièce en un acte de 1957. Les acteurs sont exceptionnels, au sens propre. Ce spectacle est un paradoxe. La fidélité à la lettre du texte en fait le véritable personnage par, au-delà et en deçà des corps virtuoses de ces quatre acteurs. La neutralité du décor organise un espace sans autre nom pour le qualifier qu' « une pièce », une pièce de théâtre. Pourtant *Fin de partie* ainsi monté nous plonge en plein théâtre grec.



Comment Françon fait-il résonner le théâtre grec, celui de l' « Até » terme auquel Lacan consacre une partie du Séminaire *L'éthique de la psychanalyse* ? La piste est Œdipe. Il y a Œdipe Roi qui, comme le dit Lacan dans le Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, est celui qui couche avec sa mère après avoir tué son père et « qu'il ne sache absolument pas qu'il a tué son père ni non plus qu'il fasse jouir sa mère, ou qu'il en jouisse, ne change rien à la question, puisque justement, bel exemple de l'inconscient »[1]. Ajoutons : inconscient freudien, inconscient oedipien, polarisé par l'amour du père. Œdipe en répondant à la question du sphinx, clôt la question de la vérité et règne en Majesté. Mais elle s'ouvre de nouveau, la bouche avide de la vérité : peste, désordre et compagnie…et c'est Œdipe à Colone, celui « qui a pleinement réalisé sa destinée »[2], écrivait Lacan dès le Séminaire 2, celui qui maudit sa ville, ses fils, de « la malédiction la plus radicale ». Le point qui capitonne le sens d'Œdipe à Colone est énoncé par le chœur : « Mieux vaudrait n'être jamais né ». La disparition d'Œdipe à Colone n'est pas une mort mais une « volatilisation de la présence » au moment où il n'est plus que « le rebus de la Terre, le déchet, le résidu, chose vidée de toute apparence spécieuse ». Or précisément là où Œdipe est parti, Beckett l'a suivi. Sans détourner le regard, il est passé du côté où l'Autre s'est volatilisé.



J'étais ce soir là au théâtre avec mon petit-fils de 12 ans qui, chuchotant lors de la première scène, me demandait, après m'avoir dit que l'espace sur la scène « était si grand, si haut, si vide, sans limite presque » :« où sont-ils ? ». Que lui

répondre ? Drôle d'endroit en effet. « Après la fin du monde ? » peut-être…un espace temps innommable. Hamm tient férocement à occuper la place au centre, il y a un siège avec un corps qu'on devine sous un drap blanc, qui se révèle chaise roulante que la mise en scène porte au trône, dérisoire. Hamm est aveugle : sous ses lunettes noires « Tu veux voir mes yeux ? » il a les yeux crevés, cernés de rouge sang. Il ne peut plus marcher, plus se lever, paralysé. Il déclame, et sa voix reste son seul pouvoir, qu'il remplace à l'occasion par un sifflet pour appeler le fils Clov. Lui ne peut s'asseoir : il a les pieds enflés et les jambes lui font mal. Yeux crevés et pieds enflés, Œdipe père et fils. Quant à Nagg, le père de Hamm, dans sa tombe, vivant encore, il émerge de son couvercle de poubelle, pour demander « ma bouillie », « ma bouillie »: les trois figures de la réponse à l'énigme. Laïos est présent chez Nagg qui explique comment il a éloigné dès ses premiers vagissements ce fils loin de lui et de son épouse. Hamm est pour l'éternité cloué sur son trône d'Œdipe Roi au centre. Clov se dédie à tuer tout ce qui vit. Il maudit la vie, appliquant à sa façon la maxime du chœur antique : « **Mieux vaudrait ne pas être né** ». Dans cet Œdipe où les trois figures de la réponse d'Œdipe sont éclatées, mélangées, où l'homme n'est ni vivant ni mort, cette maxime se transforme en phrase-clef de la pièce : « **Fini, c'est fini, ça va finir** ». Mais sans la mort, c'est difficile d'envisager la fin.

Ce qui est clair, c'est que nous assistons au troisième acte de la partie oedipienne : premier acte : *Œdipe Roi*, deuxième acte : *Œdipe à Colone*, troisième acte : *Fin de partie*, où ce qui advient à la place du Roi, c'est la Voix, d'où le choix central de l'acteur qui joue Hamm et qui n'est qu'Une voix dans un corps qui s'efface. On reconnaît le surmoi dont Lacan a prédit l'extension. Le désir est moribond, aucun objet ne peut plus le causer, d'ailleurs « y'en n'a plus ».

Vision du futur ? Ou roman de notre actualité ? C'est l'art de Françon de ne pas répondre, pour permettre au spectateur un accès à ce qui unit Beckett, non à un théâtre de l'absurde, mais à un théâtre de l'Até, « mot irremplaçable » dit Lacan, « désignant la limite que la vie humaine ne saurait trop longtemps franchir… Au delà de cette Até, on ne peut passer qu'un très court temps ». C'est là

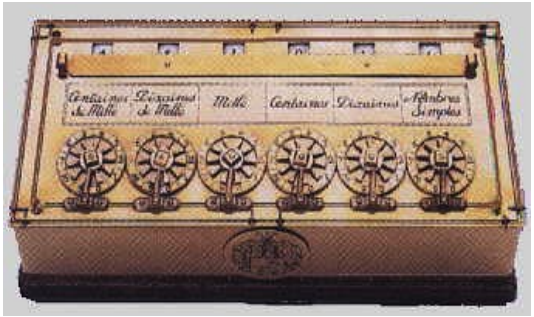
que veulent aller Antigone, Œdipe, et les héros grecs en général. La limite est relative à une civilisation donnée. La question qui se pose pour la nôtre est : existe-t-elle encore ? Si oui, qu'est-elle en train de devenir ? Le franchissement de cette limite est la fonction même du théâtre, subversive. Françon montre qu'elle est présente dans la pièce de Beckett, d'avoir été franchie sans retour possible. De ce fait, même le moment du franchissement est effacé de la mémoire des personnages. Beckett oblige les spectateurs à vivre, le temps de la représentation, dans ce monde au-delà de la limite elle-même effacée. Il les plonge de l'autre côté, là où il n'y a plus de limite connue : ni temps, ni lieu, ni identité… pour une heure quarante minutes.

Il ne reste que la langue et la voix. Cela révèle le discours comme semblant, décape le lien social du sens sexuel dont il couvre notre monde, sans que pour autant on cesse d'en être la dupe. Le théâtre grec, en maintenant le chœur, maintenait le monde limité par un discours commun et partagé, maintenait sur la scène la limite de la vie humaine car littéralement il l'énonçait chaque fois que le héros la franchissait. Chez Beckett, plus de chœur, le discours commun est précisément celui de ces personnages qui sont passés de l'autre côté. Plus exactement, les limites ne sont plus symboliques ou imaginaires, elles ne sont que réelles : paralysie, maladie, vieillesse, pénurie, le « y'en n'a plus » qui s'applique à tous les objets.

Mais il ne reste que le théâtre, et par conséquent la scène, qui est une interprétation. Chez Beckett, elle n'est plus métaphorique, c'est à dire du côté du sens, il veille à ce qu'elle reste du côté du réel. On ne peut que répéter ce que disent les personnages ou inventer un sens qui n'y est pas, un roman comme tente de le faire Hamm. Ce fut mon embarras pour répondre à la question de mon petit fils :

où sont-ils ? Ça se passe quand ? Je lui ai donc dit : c'est un espace inventé par l'auteur et un temps non précisé.

J'avais l'après-midi même, lors de la séquence de la journée Question d'Ecole organisée par Jacques-Alain Miller sur le mariage homosexuel, écouté un exposé de Clotilde Leguil où, parlant du futur de la reproduction humaine, elle faisait référence au film de Kubrick *2001 Odyssée de l'espace*. Odyssée, Ulysse, autre figure mythique grecque antique. Clotilde Leguil évoquait la fin du film, quand les commandes du vaisseau spatial ne répondant plus, le héros choisit d'aller dans l'espace en coupant le lien qui l'attachait encore au vaisseau, image suivie par celle d'un fœtus dans sa poche amniotique, seule vie qui ne se sait pas au sein de ces espaces infinis qui effrayaient Pascal et que la science naissante était en train de substituer à la Nature. Elle y voyait un présage angoissant des nouvelles formes de procréation humaine.



Œdipe en *Fin de partie* est dans un état et un espace de ce type, un temps de cette sorte : il est seul, sous trois figures. Le phallus a déserté la scène. Mais comme Beckett est un artiste de la langue, il nous le fait miroiter encore, par le rire. Car la salle riait, et mon petit-fils reprenait à la sortie les répliques désopilantes qui lui avaient particulièrement plu comme il notait les variations de la lumière sur le fauteuil de Hamm et le tempo très lent du tombé de rideau. Il se peut que le phallus soit aussi une donnée de l'Até, une limite structuralement non localisable, donc non dépassable, de la jouissance qui est secrétée par *lalangue*. Il exige une autre topologie que celle de la limite et de son franchissement. L'inconscient a changé mais tant qu'il y a une scène, ça ne cesse pas de ne pas finir. C'est la leçon de Beckett.

1 : J. Lacan Le Séminaire livre XVII, Le Seuil 1991, p. 131
2 : J. Lacan Le Séminaire livre II, Seuil 1978, p. 269, 270

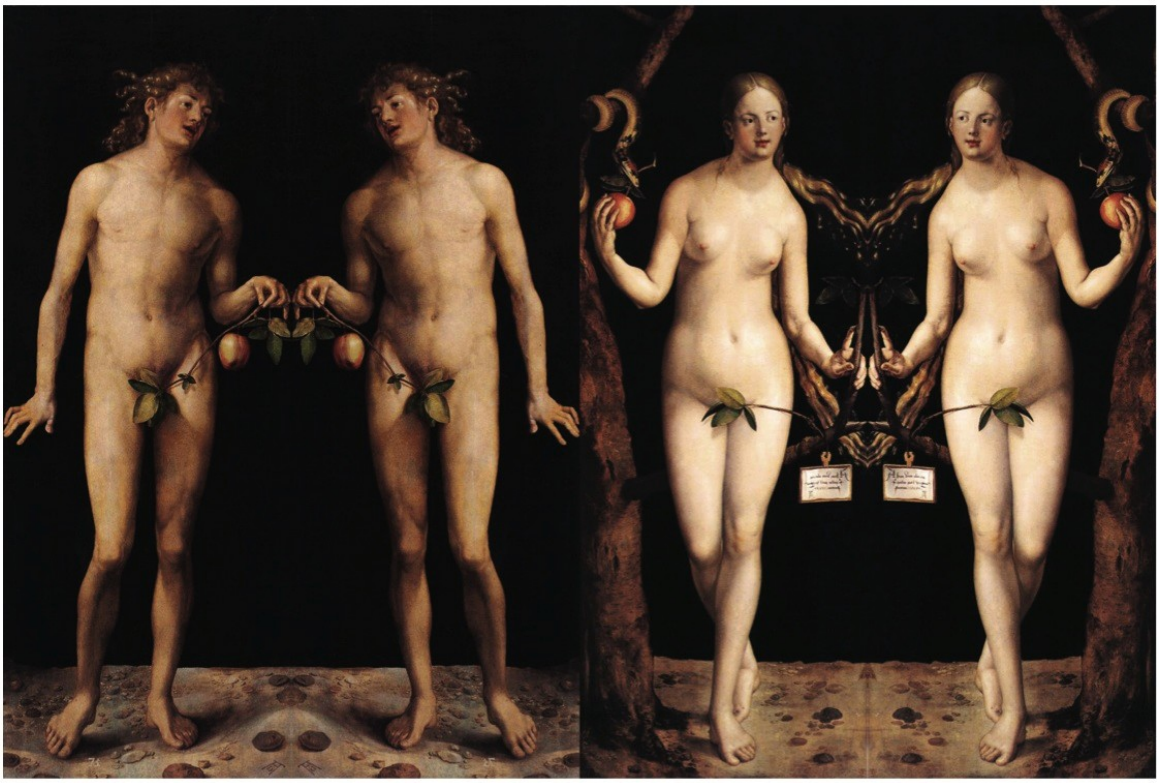
▪ PARUTION ▪

INSTITUT LACAN

GROUPE-ÉCLAIR MPT

Du mariage et des psychanalystes

Préface de Bernard-Henri Lévy et Jacques-Alain Miller



LA RÈGLE DU JEU

NAVARIN / LE CHAMP FREUDIEN

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination anne poumellec annedg@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols
▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)
▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •